

Claus ne recherche jamais le sensationnel mais ses personnages ont un côté primitif, archétypique qui est de tous les temps. *Suiker* (Sucre), histoire fascinante de la récolte de betteraves dans le nord de la France, tout comme *Gebed om geweld* (Prière pour la violence), récit de guerre très puissant, attirent l'attention par la «soumission» de leurs personnages. Leur existence paraît fatale, absurde, vide de sens. Et ceci vaut pour le bourgeois anobli comme pour le garçon du peuple. Claus les connaît tous deux : les salons et maisons de campagne déploient plus de faste et d'ostentation mais la vie y est réduite à une dimension tout aussi primitive. La bourgeoisie tente avec assurance d'étouffer sa prudence innée mais ses possessions la rouillent sur place et l'effraient. Le Claus d'ici-bas ne ressent pas cette angoisse de perdre. La petite bourgeoisie étouffante le fascine parce qu'il en est détaché. Il ne juge pas, son attitude n'est pas d'un moraliste mais d'un écrivain passé maître dans l'art de décrire les caractères. Un caricaturiste cynique même comme Ensor qui orne la couverture du *chagrin des Belges*, traduit et publié en 1985, ainsi que celle de *L'Empereur noir*. De ce fait, les récits de Claus ne possèdent pas d'intrigue contraignante. Il n'a rien à prouver : sa tâche est de dépeindre une atmosphère d'intimité décadente.

Trente ans plus tard, dans *Le Chagrin des Belges*, Claus esquisse toujours le même monde. Très justement, il a constaté que l'homme ne change pas, ce qui ne fait que souligner la force que sa prose possédait déjà dans les années 50. Voilà du moins ce qui ressort des quatre récits tirés des *Gens d'à côté* et repris par Marnix Vincent dans *L'Empereur noir*. Cet extra, qui, à première vue, paraît le fruit du hasard, n'est pas une si mauvaise idée puisque les quatre histoires se déroulent de nouveau dans le monde de Hugo Claus. Seul changement : les classes moyennes qui, en 1952, s'appelaient encore de façon sélective bourgeoisie se sont élargies à presque toute la société. Le problème se trouve dans

l'abondance plutôt que dans la pauvreté ; les enfants possèdent une sagesse précoce et ne sont plus naïfs. La dure vision de Claus est adoucie par l'ironie, son universalisme mythique se rétrécit par sa façon de rendre ses personnages reconnaissables et identifiables. Pourtant sa conception de l'homme reste frappante. A l'instar d'un peintre ou sculpteur, il continue à créer de quelques traits un personnage à part entière avec ses tics, ses angoisses, ses pulsions profondes, ses habitudes. Le style de Claus a conservé son économie : voilà où se cache l'intensité de sa prose.

Karel Osstyn

(Tr. Ch. Gerniers)

HUGO CLAUS, *L'Empereur noir et autres nouvelles* (traduit du néerlandais par Marnix Vincent), Éditions de Fallois, Paris, 1993.

Écoutez les cloches sonner : l'Espagne dans l'œuvre de Cees Nooteboom

Il ne s'agit pas ici de Cees Nooteboom ; il ne s'agit pas non plus de l'Espagne, ni du désir d'Espagne de Cees Nooteboom (°1933), puisque la teneur de son ouvrage *Désir d'Espagne, mes détours vers Santiago* est en fait la suivante : qui veut savoir ce que ce livre contient n'a qu'à tout simplement le lire.

C'est que l'Espagne de Nooteboom, ne se prête pas aux résumés et à peine aux introductions. Cees était âgé d'une vingtaine d'années quand il a découvert ce pays où, arrivé à la soixantaine, il habite et passe plus de temps qu'aux Pays-Bas. Depuis ses débuts comme chroniqueur en 1957, quand il écrivait une série d'articles sur l'Espagne - une randonnée à Ibiza - il n'a cessé, au cours des ans, d'y retourner. En 1966, il écrivait déjà dans le journal néerlandais *de Volkskrant* : «C'est le pays le plus passionnant que je connaisse et je l'aime». Cela peut apparaître comme une banalité mais ceux qui connaissent Nooteboom l'écrivain savent avec quelle parcimonie il utilise les mots de l'amour. Si ce n'est quand il est question de l'Espagne. A telle enseigne que c'est bien souvent sur une



Cees Nooteboom (°1933).

pointe de nostalgie qu'il a bouclé des séries d'articles sur ce pays où il rêvait de revenir dès qu'il venait de le quitter. C'est à cet égard que le titre de la traduction française de *Omweg naar Santiago* exprime l'essence même de l'ouvrage. *Désir d'Espagne* (traduction de A.-M. de Both-Diez) est le résultat, en concentré, de quarante années de fascination, au cours desquelles a grandi cet amour pour ce pays étranger qui, petit à petit, a fini par devenir celui de l'écrivain plus que les Pays-Bas, son pays natal, ne l'avaient jamais été. Nooteboom le dit d'ailleurs lui-même : « (...) il me semble (...) que le caractère et le paysage espagnols correspondent à «ce dont je suis fait», à des choses conscientes et inconscientes que je porte en moi, à l'être que je suis ».

Ceci explique aussi pourquoi *Désir d'Espagne* n'est pas devenu une suite lyrique de louanges sur l'âme espagnole. Lyrisme, euphorie et romantisme ne sont pas dans le tempérament d'un écrivain tel que Nooteboom, ni d'ailleurs dans celui du pays qui vit en lui. Cette fascination de Nooteboom est avant tout

cérébrale et verbale ; c'est un besoin obsessionnel de voir, de savoir, de comprendre, d'associer... pour reconstruire avec des mots un nouveau pays à partir d'interprétations, d'associations et de constructions antérieures. C'est pour cela que le livre ne peut être raconté. Ce n'est pas un récit de voyage tel qu'on l'entend par rapport à l'espace, ce n'est pas une description de paysages, de routes, d'édifices ou de gens ; en bref, de l'aspect extérieur des choses. L'édition française comporte dans ses premières pages une carte de l'Espagne sur laquelle le parcours de Nooteboom ne figure que partiellement, encore n'est-ce qu'apparence. Les crochets qu'il fait ne correspondent pas forcément aux chemins de traverse qu'il emprunte dans sa route vers St-Jacques mais représentent surtout des liens historiques et du passé qu'il renoue depuis le présent. «Le passé, même passé, est toujours présent» Sur son chemin au milieu de contrées dont les noms sonnent bizarrement, pendant ses visites dans des monastères nichés au creux de vallées, dans chaque ville, village, église ou cathédrale où il s'arrête, il crée cette réalité différente et fait apparaître le visible ici et maintenant comme la cristallisation d'un invisible d'ailleurs et d'avant. A partir de chaque signe, des images, du soleil, du sable et des pierres, il évoque l'esprit de cette terre, dans une langue qui informe sa propre pensée.

Il n'est pas nécessaire d'ajouter (cela va sans dire), que l'Espagne de Cees Nooteboom, c'est tout sauf ce territoire touristique que beaucoup ont fait leur. «Tout sauf»... même le chapitre «Pourquoi les gens ne vont-ils pas plus loin que la côte est?» ne parle pas des gens qui ne dépassent pas la côte est, ni du tourisme ni même de la côte. Le chapitre commence dans un monastère dans les monts entre Cantabria et Asturies, et traite, pour ne citer que quelques points, de Beatus, de Charlemagne et d'Umberto Eco, des arabes et des chrétiens, de la religion et de la politique, de la peur et de la connaissance. La seule allusion au titre n'apparaît que dans les

dernières pages: «Ce qui est délirant c'est que la plupart des gens ne connaissent de l'Espagne que les rayons brûlants du soleil de la côte. Je parcours ce pays depuis trente ans et je ne vois jamais la fin du voyage. C'est un véritable continent qui se trouve là, derrière les Pyrénées. Secret, caché, inconnu (...)».

C'est ce continent caché que Nooteboom veut ouvrir au lecteur; il veut dessiner la carte de ce labyrinthe d'espace et de temps qu'il a découvert, dans toute son étendue et toute sa complexité. L'expédition nécessaire à cette ouverture le mène loin des plages, à l'intérieur des terres, l'entraîne d'icône en tableau, d'inscription en manuscrit, d'église en monastère. Les cloches sonnent toujours à proximité dans les évocations de Nooteboom; elles sonnent à chaque fois différemment et leur tintement n'est jamais un simple bruit. Par exemple, il entend, à Zurbaran «d'abord quelques sons cavernes, comme si un géant patageait dans l'eau, puis un tintement nerveux, précipité, celui de quelqu'un de plus petit qui tente de le rattraper» puis cette cloche qui «marque quelque chose dans leur journée, interrompt quelque chose, annonce quelque chose, mesure le temps à heure fixe». Les cloches sont la matérialisation auditive de l'Espagne de Nooteboom. Pour un homme qui n'a pas la foi - comme il le dit lui-même au début du premier récit - il est intensément intrigué par la religion, d'un intérêt cependant intègre et dénué de cynisme mais pas pour autant de sens critique, lequel porte, non seulement sur le contenu de la religion et la manière de la vivre, mais aussi sur les formes d'expression, la symbolique et le rituel, l'art qu'elle inspire, l'histoire qu'elle influence. La connaissance que Nooteboom a des choses de la religion, et inversement, découle de sa complicité avec l'art, la culture, l'architecture. Une chose en amène une autre, tout se lie; les édifices évoquent des noms, les noms racontent une histoire, une histoire qui elle-même est le condensé d'une

époque à laquelle l'art et la culture, la politique et la religion se sont fondus les uns dans les autres.

Tout cela fait de *Désir d'Espagne* une construction complexe et érudite qui ne se laisse pas décortiquer au cours de la première conférence venue. Sur sa première rencontre avec l'Espagne, Nooteboom écrit: «(...) la langue me semblait dure, le paysage aride, la vie grossière. Elle manquait de fluidité, elle n'était pas agréable, elle était vieille et intouchable dans son hostilité, il fallait la conquérir». Sans faire usage d'une langue rude mais au contraire affinée et variée (laquelle se prête particulièrement bien à la traduction en français), malgré des phrases qui coulent et sonnent agréablement, sans que son paysage soit aride et que la réalité qu'il crée soit grossière ou repoussante, mais nuancée et pénétrable, Nooteboom a su, grâce à sa concentration de connaissance et d'amour, réécrire une Espagne qui, à son tour, reste à conquérir. Nooteboom ne croit pas au chemin de la simplicité, mais à la récompense que promet le chemin difficile: «Qui n'a pas tenté de s'égarer dans la complexité labyrinthique de son histoire ignore à travers quoi il voyage. C'est un amour pour le vie, l'étonnement ne connaît pas de limites.»

Françoise Opsomer

(Tr. Chr. Deprés)

CEES NOOTEBOOM, *Désir d'Espagne* (titre original: *Omweg naar Santiago*), traduit du néerlandais par A.-M. de Both-Diez, Actes Sud, Arles, 1993.

MUSIQUE

Splendeurs de la polyphonie flamande

Il y a quatre siècles - le 14 juin 1594 - mourait Roland de Lassus (vers 1532-1594), l'une des figures-clés de la musique polyphonique flamande. Ce centenaire fut l'occasion pour le *Dauidsfonds* - à la fois mouvement culturel flamand et maison d'édition - de sortir sous le label de ses disques *Eufoda*, un grand projet: dix CD, ainsi qu'un livre, sous ce titre commun: *De*